

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XLVIII. Iles Gilbert et Mulgrave.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

thamoura, et là, deux garçons de dix à douze ans, que la voix du sort appelle à cet honneur, sont tués par le successeur du décédé. D'un coup de casse-tête, ils sont abattus, et on les enterre dans des fosses particulières, de chaque côté du personnage. Un pareil honneur est rendu à l'épouse d'un chef, et deux jeunes filles sont les victimes qu'on lui sacrifie.

» Outre le thamoura de chaque village, il y a un lieu de sépulture sur la plus haute montagne de l'île, où sont placés les rois qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions. Ce lieu, qui contient à présent une vingtaine de tombes, est entretenu avec soin, et entouré des plus beaux arbres de l'île. A la tête de la tombe, s'élève une pierre de huit pieds de haut; une qui n'en a que quatre indique les pieds, et deux autres, d'une forme longue, sont placées sur les côtés (Pl. LIV—4).

» Leurs idées de religion sont, à ce qu'il paraît, très-légères; ils croient seulement à un être ou génie suprême, qui leur donne la mort en les étouffant; aussi appellent-ils la mort *atoua*. Ils croient qu'après la mort tout est dissous. On essaya de leur faire entendre les dogmes de la religion chrétienne, la punition des mauvais, la récompense des bons: tout ce qu'ils en purent comprendre les étonna beaucoup.

» Leur douceur et leur humanité s'étendent jusqu'aux bêtes. Ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent: les moustiques seuls ne trouvent pas grâce devant eux. Il paraît qu'ils respectent les serpens: il en existe dans l'île une très-belle espèce, très-grande; le dos en est d'un brun foncé, les côtés dorés et le ventre jaune; elle ne passe point pour venimeuse.

» Dans une famille, les maris ou les hommes faits mangent au même instant, mais sur des tables ou des feuilles séparées. Lorsque le repas est fini, les femmes et les enfans commencent le leur. Dans les grands repas, on suit le même usage: autant de convives, autant de tables. Ils s'éclaircissent avec des branches de cocotier bien sèches, avec lesquelles ils forment des torches qui brûlent pendant dix minutes environ, en jetant une vive clarté.

Comme échantillon de la langue des insulaires de Rotouma, il faut se borner à citer la strophe suivante d'une de leurs chansons, recueillie par M. de Blossville, sans qu'il lui ait été possible d'en avoir le sens.

Chi a leva, chi a leva
Ole tou lala
Olele ona chedi
Ona nehea papa opiti

Chi a leva, chi a leva
Che e chita, che e chita!

Ces insulaires ont connaissance de plusieurs îles de leur voisinage, des îles Viti, Tonga, Niouha et Waï-Toubou. Ils font de fréquens voyages sur cette dernière, pour y aller chercher des coquilles blanches fort estimées à Rotouma. Ils disent que les habitans de Niouha sont des cannibales de la même race qu'eux, mais d'une couleur un peu foncée. On a vu que, dans leurs excursions maritimes, ces naturels ont été quelquefois entraînés jusque sur les îles Anouda, Tikopia et Vanikoro.

Des opérations exactes ont assigné Rotouma six milles et demi d'étendue de l'E. à l'O. sur deux milles environ de large, et la position géographique du milieu de l'île a été fixée par 12° 30' lat. S. et 174° 56' long. E. Dans l'O. se trouve un récif isolé de quatre milles d'étendue du N. E. au S. O., sur lequel sont semés plusieurs îlots.

CHAPITRE XLVIII.

ILES GILBERT ET MULGRAVE.

Après avoir pris congé des bons Rotoumiens, l'*Océanic* cingla droit au N. pour attaquer l'île *Gran-Cocal*. Ainsi nous laissions sur notre droite et à une petite distance diverses îles récemment découvertes et encore peu connues; savoir:

I. INDEPENDANCE ou *Rocky*, petite île découverte par le capitaine Barrett du navire *Independance*, sans autre document que la position suivante, elle-même peu certaine: 10° 45' lat. S., 176° 45' long. E.

I. MITCHELL, groupe d'îles basses, découvertes par le même Barrett. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elles sont habitées. 9° 18' lat. S., 177° 25' long. E.

I. OSCAR. Celles-ci forment un groupe de quatorze îles basses; elles parurent inhabitées au capitaine Peyster du *Rebecca*, qui en fit la découverte en 1819. Lat. S. 8° 30'. Long. E. 176° 46' (partie N.).

I. PEYSTER, groupe de dix-sept petites îles basses et habitées, découvertes par le même marin en 1819. 8° 5' lat. S.; 175° 57' long. E. (partie S.).

I. NEDERLANDISCH, découverte en 1825 par le capitaine hollandais Koerzen du navire *Maria Reigersbergen*, qui nous a appris qu'elle était peuplée. Position: 7° 7' lat. S.; 175° 13' long. E.

Ces îles, avec celles de Wallis et Rotouma, semblent former une chaîne qui unit les îles

Hamoia et le reste de la Polynésie avec toute la Micronésie. Naguère les cartes offraient, dans ces parages, de larges vides qui tendent chaque jour à se combler. Déjà le plus grand intervalle qui sépare une île de la suivante est de soixante lieues, et l'on conçoit que l'homme ait pu, de proche en proche, se répandre sur toute l'Océanie et atteindre jusqu'aux régions les plus éloignées de cet immense bassin.

Le 25, au lever du soleil, parut l'îlot GRAN-COCAL, terre basse dont nous n'approchâmes pas à plus de quatre lieues. A cette faible distance, c'est à peine si nous apercevions la cime des arbres. Ce que nous en vîmes nous prouva, toutefois, qu'elle méritait le nom de *Gran-Cocal*, que l'Espagnol Maurelle lui imposa en 1781. Voici ce qu'en dit ce navigateur :

« Le 5 mai, nous trouvâmes une île très-rase environnée d'une plage sablonneuse qui aboutissait à un récif impénétrable, au voisinage duquel je ne trouvai point de fond avec une ligne de plus de cinquante brasses. L'île était couverte d'un plant épais de cocos. Cette vue fit d'autant plus de plaisir à l'équipage, que les provisions faites à l'île de Consolation étaient, ce jour-là même, épuisées.

» J'envoyai la chaloupe armée pour nous amener, s'il était possible, plusieurs voitures de cocos : le brisant du récif ne le permit pas. La frégate avança néanmoins à une telle proximité de la côte, que les insulaires nous parlaient de dessus le rivage; mais nous ne vîmes aucun moyen de pousser plus avant. Cependant les Indiens jetèrent leurs canots à la mer, non sans une peine extrême, vu l'obstacle du récif. Ils arrivèrent à bord en grand nombre : la difficulté de la navigation ne leur avait permis que de se charger d'un très-petit nombre de cocos. Ils essayèrent de remorquer la frégate, en amarrant divers câbles à la proue, et voguant tous ensemble vers l'île, d'où l'on jetait même des cordages pour nous tirer vers la terre. Voyant qu'en six heures de temps on n'avait pu réussir, et n'espérant aucun succès ultérieur, je fis voile au N. O.

» Les habitans de cet îlot commençaient déjà à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord tellement barbouillés, qu'on aurait été tenté de les prendre pour des figures de démons. La plupart avaient des barbes si longues, qu'elles leur pendaient jusque sur la poitrine. Près du plant de cocos, il y avait un si grand nombre de cases, disposées en un fort bon ordre, qu'on pouvait en conclure que cette île est extrêmement peuplée.»

Cet îlot fut revu en 1809 par le navire

Elisabeth, qui le nomma *Sherson*, et, en 1824, par M. Duperrey, qui fixa sa position par 6° 6' lat. S. et 173° 53' long. E.

A peine avions-nous perdu de vue les arbres du Gran-Cocal, que nous vîmes pointer à l'horizon la petite île de Saint-Augustin, dont nous pûmes prolonger la bande occidentale, à deux ou trois milles de distance. A travers une forêt clairsemée, on pouvait distinguer des cabanes couvertes de toits très-inclinés, et supportées, à deux ou trois pieds de terre, sur des pieux en bois. Quelques groupes de naturels, assis paisiblement sur la grève, nous regardèrent passer, sans paraître en aucune manière curieux de venir nous visiter.

Découverte par Maurelle en 1781, l'île SAINT-AUGUSTIN fut revue en 1809 par l'*Elisabeth*, qui la nomma *Taswell*, et par Duperrey en 1824, qui fixa sa position par 5° 40' lat. S. et 173° 47' long. E. C'est une terre basse, ayant seulement six milles d'étendue du N. O. au S. E. sur deux milles de large, en y comprenant même les récifs.

C'est ici le cas de faire remarquer combien il importerait d'obtenir des observations positives sur la langue et les mœurs des naturels qui occupent les îles que nous venons de citer. Alors seulement pourra être tracée définitivement la ligne de démarcation qui doit séparer la Polynésie de la Micronésie.

Au-delà de Saint-Augustin, commencèrent pour nous les calmes qui règnent sous la bande équatoriale. Nous n'avancâmes dès-lors qu'à l'aide de petites risées, qui nous portèrent, le 29, en vue des îles Gilbert. L'*Océanie* les atteignit à la hauteur de l'île Drummond, qu'il prolongea à l'O. dans une étendue de quarante milles environ. Le lendemain, on reconnut et on prolongea aussi l'île Sydenham. Ces terres ne sont guère que de vastes récifs, d'où surgissent çà et là de petits îlots couverts d'arbres. A l'aide de la longue vue, on pouvait cependant apercevoir plusieurs cabanes et quelques groupes assez nombreux de naturels. Deux ou trois pirogues parurent avoir envie de nous accoster; mais Pendleton, qui redoutait pour la santé de son équipage les calmes de la ligne, et ne se souciait pas de perdre son temps le long de ces misérables plages, ne voulut point attendre les insulaires et poursuivit sa route. Ainsi, nous filâmes le long des îles Gilbert, sans avoir de communications avec la terre, et nous gouvernâmes vers les îles Mulgrave.

Le groupe Gilbert que nous laissons comprend, en allant du S. au N. :

Les petites îles basses de CHASE et FRANCIS, récemment découvertes par un baleinier, et situées, la première par 2° 28' lat. S. et 174° long. E. ; l'autre, par 1° 40' lat. S. et 173° 15' long. E.

Ensuite, vient l'île DRUMMOND, découverte en 1799 par le capitaine Bishop du *Nautilus* ; reconnue en 1824 par Duperrey, et en 1825 par le navire *Dolphin*. Voici ce que dit M. d'Urville, dans son journal inédit de *la Coquille*, au sujet des habitans de cette île :

« Nous pouvions facilement distinguer plusieurs naturels avec leurs femmes, leurs enfans et leurs chiens, occupés sur la plage à nous considérer attentivement. Pendant ce temps, une quinzaine de pirogues, dont chacune contenait de trois à neuf hommes, faisaient tous leurs efforts pour nous atteindre, en s'aidant à la fois de leurs voiles et de leurs pagaies ; ils agitaient aussi de loin des nattes pour nous faire signe de les attendre. Deux ou trois d'entre elles, parvenues à une demi-encablure de l'arrière du navire, furent encore long-temps à nous rattraper, bien que nous fissions à peine trois milles à l'heure, ce qui ne prouve pas en faveur de la vitesse de ces embarcations. Nous mîmes enfin en panne, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta, après un instant d'hésitation. Ces hommes, d'une taille moyenne, avaient un teint très-foncé, et la peau couverte d'écailles de lépre. Leur unique vêtement se réduisait à de petits morceaux de natte grossière passés autour du cou, et à des bonnets de la même étoffe. Leurs traits n'étaient point agréables ; leurs membres étaient assez grêles, et leur langage différait complètement des idiômes polynésiens. Leurs pirogues étaient d'une construction fort grossière ainsi que leurs voiles. Aucun d'eux n'était tatoué, et, pour toute provision, ils n'apportaient que quelques mollusques de bénitier (*tridacne*), qu'ils échangeaient contre des couteaux et des hameçons. Ces insulaires annonçaient fort peu d'intelligence, et tous nos efforts pour obtenir les noms de leurs îles furent en pure perte. Au bout d'une demi-heure, ils nous quittèrent et regagnèrent leur île. »

Quand le *Dolphin* passa le long de Drummond, on put y distinguer vingt ou trente villages, sans compter les maisons isolées, et l'île parut nourrir une population fort nombreuse. Plus de cent pirogues environnèrent le navire, et chacune d'elles était montée par deux hommes et une femme, cette dernière occupée à vider l'eau. Les naturels, d'abord timides, se hardèrent peu à peu le long du bord, où ils froquèrent des noix de cocos et des poissons

volans contre des morceaux de fer-blanc et de vieux clous. Devenus plus hardis, ils se montrèrent effrontés voleurs, et cela, au point qu'il fallut tirer sur eux des coups de fusil. Le capitaine envoya même saisir un des voleurs dans sa pirogue, et lui fit administrer une fustigation à bord, dans l'intention, dit Paulding, de leur donner une leçon pour leurs futures relations avec les blancs. Du reste, peu jaloux d'avoir long-temps affaire à de pareils sifustiers, Paulding n'osa s'arrêter sur Drummond, comme il en avait eu d'abord l'intention. Il passa outre.

Découvertes par Bishop en 1799, les îles SYDENHAM furent revues en 1809 par l'*Elisabeth* qui les nomma *îles Blainey*, et reconnues en 1824 par Duperrey. Elles forment un groupe d'îles basses et boisées de vingt milles environ du N. O. au S. E. sur huit milles de large. Les deux plus grandes îles de ce groupe ont jusqu'à dix milles de long, mais à peine deux ou trois cents toises de large, de sorte qu'elles ne forment guère que des langues de terre fort étroites. Lat. S. 0° 38' ; long. E. 172° 5' (milieu). Suivant le capitaine d'Urville, les habitans de Sydenham ressemblent parfaitement à ceux de Drummond. Ils paraissaient fort misérables, et ne témoignaient pourtant aucun empressement pour se procurer les objets de fabrique européenne qu'on leur présentait. On ne vit aucune arme entre leurs mains, quoique les nombreuses cicatrices dont leurs corps étaient couverts fussent la preuve qu'ils livraient souvent des combats. Quelques-uns avaient sur les cuisses des lignes d'un tatouage très-fin et très-peu profond. Tout ce qu'ils apportèrent se bornait à des nattes grossières, à un petit nombre de cocos, et à une hache en coquille mal travaillée. Ce qui frappa le plus M. d'Urville, ce fut d'en voir quelques-uns portant des gilets et des pantalons en fibres de coco solidement tressées. On eût dit des vêtemens d'un tricot fort grossier.

I. HENDERVILLE, découvertes en 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall. Les insulaires accostèrent le bâtiment de Marshall, mais n'osèrent monter à bord. En retour des petits présens qu'on leur fit, ils offrirent au capitaine quelques grains de collier et des dents d'animaux qu'ils portaient au cou en guise d'ornement. « Ces insulaires, dit Marshall, paraissent être une belle race d'hommes. Ils sont de couleur de cuivre, vigoureux et bien faits ; leurs cheveux sont longs et noirs, ainsi que leurs sourcils, et ils ont de très-belles dents. La seule parure qu'on leur ait remarquée était un collier fait de

Faint, illegible text on the left page, likely bleed-through from the reverse side.

Faint, illegible text on the right page, likely bleed-through from the reverse side.



1. *Canot du Groupe Kradenstern.*



2. *Femme de l'Île Tschichagoff.* 3. *Kabeldea, Chef de l'Île Koutchagoff.*

J. Baily del.

grains mêlés de dents ; mais beaucoup d'entre eux avaient la figure peinte en blanc. » Ce capitaine ajoute que ce qu'il a observé de ces insulaires suffit pour le convaincre qu'ils ont de l'esprit, de la vivacité et de l'expérience.

Au mois de mai 1824, M. Duperrey reconnut de près l'île Henderville ; on aperçut un grand nombre de naturels sur le bord de la plage. Les hommes étaient entièrement nus et les femmes ne portaient qu'un court tablier. Pour tout ornement, on leur vit des œufs de Léda et de petites pélerines rouges suspendues au cou. Quelques pirogues tentèrent d'accoster la *Coquille*, mais ne purent y réussir.

Henderville forme un groupe de petites îles basses et boisées, dont la plus grande a cinq ou six milles de longueur sur un demi-mille de large au plus. Le groupe entier a de quinze à vingt milles de circuit. Lat. N. 0° 6' ; long. E. 171° 23' (pointe sud).

Les îles WOODLE, découvertes en 1788 par Marshall et reconnues en 1824 par Duperrey, sont deux petites îles basses, boisées, longues chacune de deux ou trois milles et réunies par un banc de sable. La pointe S. O. est située par 0° 16' lat. N., et 171° 10' long. E. Sur les bords de la mer, M. d'Urville remarqua une case longue de quatre-vingts pieds au moins et couverte d'un toit immense. Ça et là se montraient des enclos entourés de palissades. Près de deux cents naturels étaient disséminés sur la plage. Quelques-uns vinrent le long de la *Coquille* ; tous étaient nus, épilés, et légèrement tatoués sur le dos et sur les cuisses. Ils n'apportaient aucune sorte de provisions et se contentèrent d'échanger quelques colliers en coquille et en écaille pour des couteaux, des hameçons et des clous. Ce dernier article était ce qu'ils préféraient à tout.

I. HOPPER, découvertes en 1788 par le capitaine Marshall, revues en 1809 par Bishop, qui les nomma *Simpson*. C'est encore un groupe d'îles basses, boisées et peuplées, d'une assez grande étendue. La partie méridionale doit être environ par 0° 15' lat. N. et 171° 40' long. E.

I. HALL, découvertes en 1809 par Bishop, reconnues en 1824 par Duperrey. Groupe de vingt-cinq à trente milles de circuit, composé de sept ou huit petites îles basses, boisées et habitées. La plus grande a sept milles de longueur, sur trois cents toises au plus de largeur. Position 0° 49' lat. N. ; 170° 43' long. E. (pointe S. O.)

I. GILBERT et MARSHALL, découvertes par les capitaines de ces noms. Ce sont de petites îles

basses, sur lesquelles on ne possède aucuns renseignements précis. La première par 1° 17' lat. N. et 170° 49' long. E. (pointe S.). La seconde par 1° 30' lat. N. et 170° 54' long. E.

I. KNOX, découvertes en 1788 par Marshall et reconnues en 1824 par Duperrey. C'est un groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant vingt-quatre milles d'étendue du N. au S. L'île nommée *Cook* par Bishop en 1809 fait partie de ce groupe. Position 1° 31' lat. N. ; 170° 34' long. E. (milieu de la bande O.)

I. CHARLOTTE, découvertes en 1788 par Marshall et Gilbert, revues en 1809 par Bishop qui les nomma *Six-Iles*, reconnues par Duperrey en 1824. Groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant environ vingt milles de circuit. Un petit îlot occupe le milieu du lagon intérieur. 1° 55' lat. N. ; 170° 27' long. E. (pointe O.)

I. MATHEWS, découvertes par Gilbert et Marshall en 1788, revues de loin par Duperrey en 1824. Groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant environ soixante milles de circuit. Position 2° 4' lat. N. ; 170° 56' long. E. (partie N.)

I. PITT, mentionnées sur la carte d'Arrow-smith comme des découvertes de Gilbert en 1788, sont deux îles sans autre indication, gisant environ par 2° 55' lat. N. et 171° 5' long. E.

Un peu à l'E. des îles Gilbert est l'île BYRON, récemment visitée par le capitaine américain Percival du *Dolphin*. Le 10 novembre 1825, ayant mouillé près du récif qui borde l'île, il vit bientôt les naturels monter à bord avec un air fier et décidé, armés de lances munies de dents de requin. Ils prirent et emportèrent une foule d'objets qui se trouvaient sous leur main. Durant la nuit, l'îlot fut illuminé de feux nombreux, autour desquels on entendait les naturels crier et parler à haute voix. Le jour suivant, de fort bonne heure, les naturels réparèrent le long du bord, et ils ne tardèrent pas à encombrer le pont du navire. Alors ils se montrèrent si turbulents, si pillards, qu'il fallut employer la violence pour se débarrasser de ces hôtes importuns. Un vieux chef, d'une taille athlétique, que le capitaine avait traité avec des égards particuliers, lui sauta brusquement au cou, et l'étreignit dans ses bras avec une force telle que l'Américain fut obligé d'appeler au secours. Une corde fut jetée autour du cou du sauvage, et l'on parvint ainsi à dégager le capitaine, qui en avait déjà trop des embrassemens de son nouvel ami.

Un autre sauvage semblait se rire des menaces du sentinelle. Chaque fois que celui-ci dirigeait sur lui son mousquet, lui, de son côté, brandissait fièrement sa lance. Ce manège ayant

été répété plusieurs fois, un officier impatienté finit par tirer sur lui un pistolet chargé de petit plomb. Le sauvage prit la fuite, et les autres parurent ensuite plus disposés à respecter la consigne des sentinelles.

Le capitaine voulut descendre sur le rivage; mais les démonstrations et même les actes hostiles des naturels le forcèrent à revenir à bord. Ayant tenté une seconde fois le débarquement à la tête de plusieurs canots, celui qu'il montait fut brisé en accostant les récifs, et M. Percival resta exposé la plus grande partie du jour aux attaques des naturels. Sans le canon du bord qui protégea les naufragés, de grands malheurs auraient pu s'ensuivre. Les embarcations ne rejoignirent le navire qu'à la nuit.

« Les habitans de l'île Byron, dit Paulding, sont d'une haute taille, actifs et bien faits. Tous sont nus et couverts de cicatrices; quelques-uns portent des bonnets faits avec une sorte d'herbe et des colliers en petits disques de noix de cocos. Leurs ornemens sont grossiers et rarement usités. Ils consistaient en coquilles et en colliers fabriqués avec quelque chose qui ressemblait à des os de baleine, que les uns portent autour de la ceinture, et les autres autour du cou. Leurs cheveux sont longs et nattés, et leur teint très-foncé. Leur barbe est peu fournie, et frisée sur le menton comme celle des nègres. Un petit nombre de femmes vinrent dans les pirogues: leur air était grossier, et elles semblaient presque aussi robustes que les hommes. Autour des reins, elles portaient une petite natte d'un pied de large, dont le bas était orné d'une frange. Peu d'hommes étaient tatoués; encore l'étaient-ils très-peu. Leurs pirogues étaient habilement travaillées, fabriquées avec un grand nombre de pièces d'un bois léger, réunies ensemble au moyen de coutures faites avec des tresses en bourre de coco; mais elles faisaient tellement eau qu'un homme était continuellement occupé à les vider. Ces pirogues étaient fort étroites, en pointe à chaque extrémité, et garnies d'un côté d'une plate-forme pour les maintenir droites. Les voiles des pirogues, dans toutes ces îles, sont des nattes de paille ou d'herbe. »

L'île Byron est une chaîne d'îlots bas et boisés, très-peuplés, situés sur un récif commun. Sa position est indiquée par 1° 18' lat. S., et 175° 0' long. E. ?

Un peu à l'O. des îles Gilbert est l'île Océan, découverte en 1804 par le vaisseau *l'Océan*, reconnue en 1823 par le capitaine Joy du *Boston*. Cette île diffère de toutes les précédentes en ce qu'elle est haute. On ne sait d'ailleurs

rien de plus sur son compte; sa situation est elle-même douteuse. Lat. S. 0° 48'; long. E. 168° 29'.

L'île PLEASANT est encore une île haute, découverte en 1798 par le capitaine Fearn du *Hunter*; elle est, dit-on, grande et peuplée. C'est là tout ce qu'on en sait. Lat. S. 5° 25'; long. E. 165°.

L'île ATLANTIQUE est aussi fort peu connue. Découverte en 1827, sa position serait par 1° 20' lat. N., et 160° 40' long. E.

Le groupe Gilbert ayant été dépassé, *l'Océanic* gouverna vers les îles Mulgrave, qu'il découvrit le 4 mai au matin. Avec les indications sous les yeux, Pendleton gagna le mouillage qu'avait occupé *le Dolphin*. Nous y étions ancrés à peine, que les naturels parurent le long du bord, nous offrant, d'un air affectueux et désintéressé en apparence, du fruit à pain, des cocos et des fruits de pandanus, le tout en petite quantité, car ces îles n'étaient pas riches et les naturels cherchaient à le faire comprendre. Mais le peu qui était offert par ces sauvages, l'était avec une telle franchise et une telle cordialité que la valeur du présent était déduite par le procédé même. Ces bons insulaires nous faisaient entendre que plus tard ils nous apporteraient des poissons et des coquillages, si nous restions quelques jours avec eux.

Les habitans des îles Mulgrave différaient essentiellement de ceux des îles que nous venions de visiter, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral. Loin d'être brusques, farouches et grossiers comme ces derniers, ils se montraient doux, honnêtes, affables et réservés dans leurs manières. Leurs traits plus agréables et plus effilés, leur tournure plus svelte, leurs formes plus souples et moins osseuses, leurs cheveux longs massés sur la tête, rappelaient à l'instant le type général attribué aux Carolins par la plupart des navigateurs. Enfin leurs cheveux étaient proprement rattachés au sommet de la tête.

Quand nous fûmes descendus à terre, chacun des insulaires accourut à nous pour nous convier à entrer dans leurs cabanes et à prendre quelques rafraîchissemens. Par mesure de prudence, nous préférâmes ne point nous séparer, et nous marchâmes tous ensemble vers la case du chef Lugoma, plus grande que les autres, qui n'ont ordinairement que quinze pieds de longueur sur dix de large, et douze ou quinze de hauteur. Ces maisons sont divisées en deux étages; celui d'en bas est ouvert sur les côtés, avec un plan-

cher exhaussé tant soit peu au-dessus du sol et couvert de menus morceaux de corail blanc ; mais il est si bas qu'on ne peut y entrer qu'en rampant et s'y tenir qu'assis ou couché. L'étage supérieur a un plancher formé avec des bâtons et des feuilles étroitement entrelacés ; plus élevé que l'autre , il a aussi une meilleure apparence. C'est là que les naturels emmagasinent leurs provisions pour les mettre à l'abri de l'avidité des rats. C'est aussi là qu'ils dorment dans la saison humide. Un trou, suffisant seulement pour laisser passer le corps d'une personne, est pratiqué tout au milieu du plancher, assez loin des côtés, pour que les rats ne puissent y arriver.

Entrés dans la cabane du chef Lugoma, il nous offrit quelques fruits à pain et un peu de poisson rôti ; puis il appela une de ses filles, jeune personne d'une figure douce et gracieuse, à laquelle il ordonna de chanter ; ce qu'elle fit en s'accompagnant d'une espèce de petit tambour semblable à ceux que j'avais observés à Nouka-Hiva. Tout en chantant et jouant de son instrument, la fille de Lugoma exécuta avec une admirable prestesse plusieurs gestes et prit diverses attitudes. L'une des plus fréquentes était d'étendre rapidement un de ses bras en plaçant l'autre sur sa poitrine. Autant qu'il me fut possible de le comprendre par les gestes de la jeune fille et par les explications de Lugoma, cette improvisation avait trait à quelque combat récemment livré. Cela dura dix minutes environ ; puis la jeune musicienne se retira.

En sortant de la maison de Lugoma, nous vîmes un terrain sacré destiné aux sépultures royales, espace assez resserré comprenant seulement quelques verges de terrain. A la tête de chaque tombe s'élevait un cocotier, dont le tronc était entouré de feuilles sèches, ce qui indiquait que les fruits étaient interdits au peuple. Nous étions alors accompagnés d'un fils du chef, enfant de douze ans environ. Il nous montra deux tombeaux comme étant ceux de deux chefs qui avaient joui d'une haute distinction ; l'âge avancé des cocotiers plantés près d'eux annonçait que leur mort devait dater d'une époque déjà bien éloignée. Tout en nous servant de cicérone dans cette enceinte funéraire, le jeune homme semblait préoccupé de la crainte que nous ne vinssions à marcher sur les tombeaux de ses ancêtres. En effet, une grave responsabilité pesait sur la tête du pauvre adolescent ; car Lugoma accourut bientôt lui-même en personne, en nous invitant d'un air effaré à quitter cet endroit. « Vous troublez nos morts, disait-il ; et, à leur tour, les morts viendront nous trou-

bler dans nos cabanes. » Il fallut bien céder aux scrupules superstitieux du brave chef. Nous nous éloignâmes des bocages sacrés.

Revenu vers le village, je remarquai dans plusieurs cabanes d'énormes piles de poisson qu'on avait rôti pour le conserver. Quand je demandai à Lugoma comment il pouvait se procurer une aussi énorme quantité de poisson, le chef me montra le rivage en face, et ajouta que, si je voulais passer la nuit dans sa case, il me donnerait le spectacle d'une grande pêche, dont une portion serait pour le navire. Moitié par curiosité, moitié pour procurer au bâtiment quelques approvisionnement frais, j'acceptai avec empressement la proposition du chef. Pendleton, à qui j'en réfèrai, non-seulement y consentit, mais encore me donna une escorte de six matelots.

Nous soupâmes d'assez bon appétit avec nos provisions du bord, auxquelles nous joignîmes des fruits à pain et des cocos que notre hôte nous fournit de la façon la plus libérale ; puis nous songeâmes à nous arranger pour la nuit, en veillant deux par deux et à tour de rôle, de manière à ce que, à la moindre alerte, la décharge de nos mousquets pût avertir les hommes du bord. Le plus difficile était d'installer nos deux sentinelles de manière à ne pas blesser les susceptibilités de Lugoma, dont l'accueil ouvert et cordial ne méritait pas cette défiance. Le vieux chef s'aperçut, en effet, quand le moment fut venu d'aller se reposer, que deux de nos matelots restaient debout, le mousquet au bras. Il alla vers eux et leur dit qu'il y avait place pour tout le monde, et qu'ils pouvaient se coucher comme les autres. Force fut donc de lui expliquer que ces hommes étaient placés en faction pour veiller à ce que personne ne vînt nous surprendre. « Personne ne songe à vous faire du mal, répliqua Lugoma un peu mortifié ; tout cela est inutile. » J'excusai, du mieux que je pus, et le fait et l'intention, disant que c'était notre habitude constante, et que notre devoir était de nous y soumettre sous peine de reproche ; alors Lugoma étendit à terre des nattes pour nous tous. Je me plaçai à l'un de ses côtés, tandis que sa femme et sa fille dormaient de l'autre. A part le vent et la pluie, la nuit fut tranquille.

Au point du jour, le ciel s'éclaircit ; Lugoma et ses enfans ramassèrent et brisèrent autant de morceaux de bois sec qu'il en fallait pour chauffer les fours en pierre, et les tenir prêts pour sécher le poisson qu'ils allaient prendre : ensuite, on prépara tout pour la pêche. En face des maisons, s'étendait, à une grande dis-

tance du rivage, un banc de corail, dans lequel les poissons s'engageaient par troupes nombreuses, pour filer de là entre les divers îlots. Sur le bord de ce banc, on avait enfoncé, à quelques pieds sous l'eau, une longue chaîne de feuilles de cocotier rougeâtres et desséchées. L'une des extrémités de cette chaîne était attachée au rivage, dans un endroit où l'on avait pratiqué une sorte de parc en pierres. La rangée de feuilles faisait ensuite le tour du récif, dans une direction demi-circulaire, de manière à en envelopper une portion considérable, tandis que l'espace compris entre l'autre extrémité et le rivage restait libre. Quand une bande de poissons venait à se montrer, les naturels se mettaient à leur poursuite, de manière à les faire entrer par l'espace libre, puis ils les poussaient en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans le parc en pierres, où il était ensuite facile de les prendre avec des filets à la main. Deux ou trois heures de cet exercice nous procurèrent plus de trois quintaux de beaux et excellens poissons, dont la moitié fut portée à bord. Ce qui était le plus surprenant dans cette manière de pêcher, c'est que le poisson n'était jamais tenté de passer par-dessous la chaîne de feuilles de palmier, quoiqu'il restât souvent, entre elle et le fond de l'eau, un espace de plusieurs pieds.

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour sur cette île, et surtout de suivre Lugoma dans une visite qu'il allait faire au tamoulatouano, chef principal du groupe des îles Mulgrave, je dus me rendre à l'ordre formel de Pendleton de regagner le bord avant midi. Son intention était de remettre le jour même à la voile; car il craignait les calmes, assez fréquens dans cette zone, et les retards qui en seraient résultés pour lui. Nous dîmes donc adieu à nos hôtes, à cet excellent Lugoma qui avait eu de si bons procédés pour nous, et vers deux heures de l'après-midi nous montions à bord de l'*Oceanic*.

Le groupe des Mulgraves fut découvert en 1788 par les capitaines Marshall et Gilbert. Plusieurs naturels ayant accosté le navire *Charlotte* que commandait ce dernier, se signalèrent sur-le-champ en volant tout ce qui se trouvait à leur portée. L'un d'eux s'empara sans façon d'une brimbale de pompe, et il allait sauter hors du bord avec sa capture, quand un matelot l'arrêta. Du reste, dit la relation, ils paraissaient fort civilisés, et tous avaient un voile autour de la ceinture: leur parure consistait en colliers faits de grains de chapelets, d'où pendait une croix dans le genre de celle que portent les Espagnols.

Dans la journée du 26 mai 1824, le capitaine Duperrey fit la géographie des îles Mulgrave; mais il n'eut aucune communication avec les habitans.

Presqu'à la même époque, un navire baleinier des Etats-Unis, nommé *le Globe*, étant occupé à la pêche de la baleine dans l'Océan-Pacifique, par 8° lat. S. et 162° long. O. de Paris, une portion de l'équipage se révolta, massacra les officiers et conduisit le navire aux îles Mulgrave, où les mutins se proposaient de former un établissement. Toutefois, arrivés dans ces îles, les hommes qui n'avaient point trempé dans la révolte parvinrent à se rendre maîtres du bâtiment, et à gagner Valparaiso, sur la côte du Chili, où ils donnèrent connaissance au consul américain des événemens survenus.

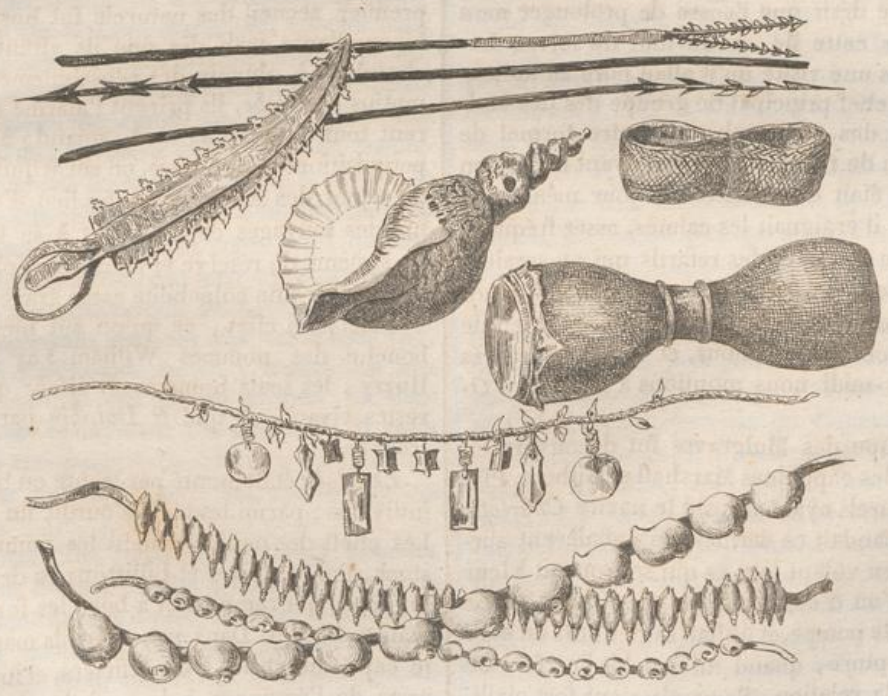
L'année suivante, le secrétaire de la marine des Etats-Unis donna l'ordre au commodore Hull d'expédier le schooner *le Dolphin* à la recherche des révoltés restés sur les îles Mulgrave; l'expédition avait le double but de faire un exemple salutaire en punissant les coupables, et de délivrer quelques innocens restés avec eux. Parti de la rade de Chorillos, sur la côte du Pérou, le 18 août 1825, *le Dolphin* mouilla sous le vent des îles Mulgrave le 19 novembre au soir, à moins d'une encablure du récif. Le premier accueil des naturels fut hospitalier et bienveillant; mais dès que ils virent que l'on cherchait à obtenir des renseignemens sur les mutins *du Globe*, ils prirent l'alarme et disparurent tout-à-fait. Plus tard, quand, à l'aide de perquisitions minutieuses, on eut acquis la preuve du séjour des Américains, au lieu d'en convenir, les sauvages continuèrent à se tenir dans un système de réserve et de dénégation qui semblait trahir une culpabilité assez grave.

Voici, en effet, ce qu'on sut bientôt de la bouche des nommés William Lay et Cyrus Huzzy, les seuls hommes *du Globe* qui fussent restés vivans, et que *le Dolphin* parvint à retrouver.

Le Globe était monté par trente ou trente-cinq individus, parmi lesquels s'ourdît un complot. Les chefs des mutins étaient les nommés Comstock, Paine, Oliver et Lilliston; ce dernier était un nègre qui remplissait à bord les fonctions de maître-d'hôtel. Dans une nuit, ils massacrèrent le capitaine et les trois officiers, et forcèrent le reste de l'équipage à leur obéir. Lilliston ne jouit pas long-temps de son crime; ayant été surpris pendant qu'il chargeait un pistolet contre la défense formelle de Comstock, devenu commandant *du Globe*, il fut jugé, condamné et



4. Naturo des Iles Sandwich.



5. Armes, Utensiles et Ornaments des Iles Sandwich.

L'homme est un être libre, et par conséquent il est responsable de ses actions. Il ne faut donc pas le considérer comme un automate, mais comme un être capable de réflexion et de choix. C'est pourquoi il est essentiel de lui offrir une éducation qui développe son esprit et son caractère. L'école doit être un lieu où l'enfant apprend à penser par lui-même, à résoudre des problèmes et à agir avec responsabilité.

La méthode de l'enseignement doit être adaptée à l'âge et aux capacités de l'élève. Il ne s'agit pas de lui imposer des connaissances, mais de l'aider à découvrir par lui-même les vérités de la science et de la culture. L'enseignant doit être un guide, un facilitateur, qui encourage l'élève à poser des questions et à chercher des réponses.

L'évaluation de l'apprentissage doit être continue et formative. Elle ne doit pas se limiter à des examens écrits, mais inclure également des observations, des discussions et des projets. L'objectif est de mesurer non seulement les connaissances acquises, mais aussi les compétences et les attitudes de l'élève.

En conclusion, l'éducation est un processus complexe et exigeant. Elle nécessite une approche globale et humaine, qui tienne compte de l'individu dans sa totalité. C'est seulement ainsi que nous pourrions former des citoyens éclairés et responsables, capables de contribuer à la société.

L'homme est un être libre, et par conséquent il est responsable de ses actions. Il ne faut donc pas le considérer comme un automate, mais comme un être capable de réflexion et de choix. C'est pourquoi il est essentiel de lui offrir une éducation qui développe son esprit et son caractère. L'école doit être un lieu où l'enfant apprend à penser par lui-même, à résoudre des problèmes et à agir avec responsabilité.

La méthode de l'enseignement doit être adaptée à l'âge et aux capacités de l'élève. Il ne s'agit pas de lui imposer des connaissances, mais de l'aider à découvrir par lui-même les vérités de la science et de la culture. L'enseignant doit être un guide, un facilitateur, qui encourage l'élève à poser des questions et à chercher des réponses.

L'évaluation de l'apprentissage doit être continue et formative. Elle ne doit pas se limiter à des examens écrits, mais inclure également des observations, des discussions et des projets. L'objectif est de mesurer non seulement les connaissances acquises, mais aussi les compétences et les attitudes de l'élève.

En conclusion, l'éducation est un processus complexe et exigeant. Elle nécessite une approche globale et humaine, qui tienne compte de l'individu dans sa totalité. C'est seulement ainsi que nous pourrions former des citoyens éclairés et responsables, capables de contribuer à la société.

pendu. Comstœck conduisit le navire aux îles Mulgrave où il comptait fonder une colonie. Pendant qu'il s'occupait du débarquement des objets nécessaires à son projet, ses complices Paine et Oliver, déjà fatigués du nouveau chef, le tuèrent à coups de fusil. Paine prit alors le commandement, qu'il ne conserva pas longtemps. Lorsque le navire eut été emmené par les hommes de l'équipage qui n'avaient pas pris part à la révolte, les naturels, qui s'étaient d'abord montrés doux et bienveillans, devinrent plus entreprenans, en raison de la faiblesse de leurs hôtes, et se permirent quelques larcins. Un jour Paine ayant voulu recouvrer de vive force plusieurs objets enlevés, une lutte survint à la suite de laquelle tous les blancs furent égorgés, à l'exception de Lay et de Huzzy. Ces hommes durent leur salut à deux sauvages qui les prirent sous leur protection. Depuis lors, ils avaient vécu paisiblement avec les naturels, partageant leurs occupations et leur manière de vivre. On s'était tellement habitué à les regarder comme des frères que leur départ causa le plus vif regret. Le capitaine du *Dolphin* calma cette douleur à l'aide de quelques présens, et la meilleure intelligence régna entre les insulaires et les Américains, jusqu'au départ de ces derniers, qui eut lieu le 9 décembre 1825.

L'archipel Mulgrave est composé de petits flots bas et très-étroits, disséminés sur un récif de cent quarante milles de circonférence, qui sert de ceinture à un grand lagon intérieur, parsemé de bancs de corail. Le fruit à pain des deux variétés, les cocos et les fruits de pandanus, sont toutes les ressources que le règne végétal offre à la subsistance des habitans, qui sont même souvent réduits aux seuls fruits du pandanus, aliment d'un goût peu agréable et par lui-même peu substantiel. Le nombre des plantes qui croissent sur ces îles est très-borné, et le seul quadrupède qu'on y trouve est une sorte de petit rat qui pullule partout, et dont les naturels maudissent l'importunité. Il suffit de laisser une poignée de racines près d'une cabane pour voir aussitôt le sol couvert de ces animaux.

Les mœurs des naturels sont assez bizarres. Quand un homme tombe malade, ses amis se rassemblent dans la hutte où il est couché, et chantent autour de lui pour apaiser l'esprit qui l'obsède. Pour toutes les maladies, quelles qu'elles soient, ils n'ont qu'un remède, une sorte de thé fait avec une herbe indigène. Quand la mort s'ensuit, les amis du défunt se rassemblent pour pleurer sur son corps, qu'ils

conservent jusqu'à ce que l'odeur en devienne insupportable. Souvent, au milieu de leurs lamentations les plus amères, un des assistans se lève tout-à-coup pour dire ou faire quelque chose qui puisse exciter le rire; alors tous se livrent à la gaieté la plus immodérée pour quelques instans; puis ils reviennent à leurs hurlemens et à leurs chants plaintifs. Quand le cadavre ne peut plus se conserver, on songe à l'inhumation; la fosse est creusée, et le corps transporté sur des bâtons par les amis du défunt; la foule du peuple les accompagne sans observer aucun ordre, et souvent, au milieu de la cérémonie, une facétie inattendue excite un rire universel auquel succèdent de nouveau les gémissemens et les plaintes. Lorsque le corps, descendu dans la fosse, a été recouvert de terre, une petite pirogue, munie de sa voile et pourvue de quelques provisions, est abandonnée au gré du vent; elle doit, dans la pensée des naturels, emporter loin de l'île l'âme du défunt qui de la sorte ne troublera point le repos des vivans. Après cette cérémonie indispensable, on plante une noix de coco en tête de la fosse. L'arbre qui pousse est considéré comme sacré, et ses fruits ne sont jamais mangés, même dans les besoins les plus urgens. Les lieux de sépulture sont ordinairement placés à une petite distance derrière les maisons, et il est sévèrement défendu aux femmes d'y pénétrer.

Peu de formalités accompagnent leurs mariages. Si un homme désire une femme pour épouse, il s'adresse à elle, et, s'il est agréé, il consulte les amis de la future. Ceux-ci se rassemblent; ils délibèrent si l'union est convenable et si elle peut avoir lieu. Si la demande de l'homme est écartée, il n'en est plus question. Une fois unis, les époux sont fidèles et jaloux l'un de l'autre. Lay et Huzzy rapportent une aventure qui eut lieu pendant leur séjour, et qui démontre à quels excès la jalousie peut porter ces insulaires. Un jeune homme avait pris pour épouse une jeune fille qu'il croyait être vierge. Cependant, après qu'ils furent unis, il s'aperçut qu'elle était enceinte; en effet, elle mit au jour un enfant avant l'époque où il aurait dû en attendre. Indigné et furieux, l'époux arracha l'enfant des bras de sa mère, et, sous ses yeux, lui écrasa la tête sur une pierre. En toute autre occasion, il aurait subi la mort, d'après la coutume du pays, qui défend de faire périr aucune créature humaine. Cette loi lui aurait été d'autant plus sévèrement appliquée que la femme, fille d'un chef, était d'un rang supérieur à celui de son mari. Les amis de l'épouse demandèrent la punition du coupable, et

l'affaire fut déferée au conseil des chefs. Ceux-ci, après un examen sérieux, déclarèrent que la femme avait trompé son mari, et, en conséquence, il fut acquitté.

Les hommes peuvent avoir autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais comme les vivres sont rares, et que ce serait une charge, peu d'entre eux, même parmi les chefs, en ont plus d'une. Pendant le séjour du *Globe*, le chef, principal faisait seule exception : il avait six femmes. Ce chef, nommé Latou-Ano, passait pour le plus grand guerrier que ces îles eussent possédé depuis long-temps. Paulding fut frappé de sa ressemblance avec Bolivar. « Sa stature, dit-il, était à peu près la même, et sa physionomie portait le même caractère soucieux et réfléchi, quand son attention n'était point dirigée vers quelque objet particulier. Lorsque sa figure était animée par la conversation, la même expression de vivacité éclatait sur ses traits réguliers et dans ses yeux d'un noir étincelant. En considérant Latou-Ano, je ne pouvais m'empêcher de songer que, si le général Bolivar et lui avaient été placés l'un près de l'autre et revêtus du même costume, il eût été difficile de dire lequel des deux était le chef sauvage ou le héros colombien. »

Ce chef exerce une autorité absolue, excepté dans l'administration de la justice, surtout quand il s'agit de la vie d'un individu. Alors l'affaire doit être soumise au jugement des chefs les plus distingués. Lay assista à l'exécution d'un homme durant son séjour. Le coupable ne fut ni enchaîné, ni renfermé; mais à peine sa mort avait-elle été prononcée, que plusieurs hommes l'attaquèrent à coups de lances et de pierres. Il résista jusqu'au dernier moment en désespéré, prodiguant à ses exécuteurs les épithètes de lâches et de meurtriers; puis, demeuré inébranlable jusqu'au bout, il expira avec des expressions de mépris et de haine sur les lèvres.

Comme les autres insulaires de l'Océanie, les habitans des îles Mulgrave admettent divers rangs dans leur petite communauté, depuis le chef principal jusqu'à ceux qui touchent de très-loin seulement à la famille royale. Les différens îlots habités sont partagés presque tous entre divers chefs qui reconnaissent leur subordination au chef principal, en lui envoyant une partie de tout ce qui croît dans les limites de leur gouvernement, c'est-à-dire des cocos, des fruits à pain, des fruits de pandanus, les poissons et les oiseaux que leurs gens peuvent prendre. Tel est le tribut exigé par le chef principal pour le soutien de sa nombreuse famille. Outre ses femmes et ses enfans, il a ordinairement, avec lui, plu-

sieurs naturels qui manœuvrent sa pirogue et remplissent diverses fonctions pour son service. Plusieurs chefs habitent aussi sans cesse avec lui. Rien ne distingue sa famille du reste du peuple. Le chef seul a le droit de porter une natte en paille bien travaillée qui lui descend jusqu'au genou; encore Paulding pense-t-il qu'elle ne lui sert qu'en certaines occasions.

On n'observe chez ces naturels aucune espèce de culte, quoiqu'ils reconnaissent un grand esprit nommé *Kennit*, qui peut ou les faire mourir ou les rendre malades; mais ils n'attendent rien de bon de cette divinité, et semblent n'avoir aucune notion d'une nouvelle existence après la mort. Certains jongleurs ou sorciers jouissent parmi eux d'un grand crédit. Toute leur science se borne à savoir lier d'un grand nombre de manières différentes une grosse poignée de brins de paille, et à pouvoir ensuite retirer chacun de ces brins sans qu'il s'embrouille avec les autres. Celui qui ne sait point accomplir ces importans mystères ne doit point boire à la même coupe que celui qui y est initié. Ils n'aiment pas qu'on siffle dans leurs maisons : siffler attire des esprits qui peuvent les tuer ou les rendre malades. Lors du massacre des Américains et du pillage de leurs effets, Huzzy avait réussi à sauver une Bible, qu'il lisait dans ses heures de loisir. Cela inquiétait vivement les naturels, qui pressèrent souvent l'Américain de mettre son livre en pièces, en le menaçant de le faire eux-mêmes, s'il ne se rendait à leurs désirs. Ils alléguaient pour motif que ces lectures amèneraient dans leurs cases des esprits qui les tueraient. Huzzy ne put conserver sa Bible qu'en leur déclarant un jour d'une façon solennelle qu'à ce livre était attaché leur salut, et que, s'ils le détruisaient, le grand esprit viendrait et les tuerait tous. Cette menace leur imposa silence.

Peu de temps après le massacre des blancs, une maladie cruelle ayant exercé de grands ravages parmi les naturels, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à l'influence de Lay et de Huzzy qui vengeaient la mort de leurs compatriotes. Plus d'une fois, ils menacèrent de mort ces deux étrangers à cause de ce fait, et ils ne furent retenus que par la crainte d'attirer sur leurs têtes des calamités plus grandes.

Le groupe des îles Mulgrave est situé entre 50° 50' et 6° 20' lat. N. d'une part; et de l'autre entre 169° 28' et 170° 14' long. E.